

# Le Monde en pages

## L'hiver des hommes

De

Lionel Duroy



**Animation de l'atelier :**

**Daniel Simon**

**Dossier :**

**Jean-Marie Delgrange**

*Ce dossier accompagne celui consacré à Jasna Samic : ils sont à lire ensemble.*

# I. La guerre de Bosnie

*La république serbe de Bosnie (Republika Srpska) est l'une des deux entités politiques qui composent la Bosnie-Herzégovine. La République serbe de Bosnie occupe les parties nord et est de la Bosnie-Herzégovine. C'est le processus d'indépendance de la Bosnie-Herzégovine qui est à l'origine de la création d'une république serbe séparée de la fédération de Bosnie-Herzégovine. La majorité de la population y est serbe.*

## Une brève histoire de la guerre en Bosnie<sup>1</sup>

### Une très ancienne blessure

Dans l'esprit de certains Serbes, la guerre en Bosnie a commencé en 1389. C'est alors que l'armée serbe a perdu une bataille décisive au Kosovo face aux envahisseurs turcs ottomans, défaite dont résulta le martyre du Prince Lazar et l'occupation de la Serbie. Les 400 ans d'occupation turque ont profondément blessé la fierté serbe (autant que celle de nombreux autres peuples conquis des Balkans). Certains historiens faisant autorité affirment que des vaisseaux chrétiens avaient été associés aux forces turques, mais la mythologie a réduit la bataille à un affrontement entre la Chrétienté et l'Islam, et de nombreux Serbes ont nourri depuis une rancœur latente à l'encontre des Musulmans. Lorsque cette blessure d'amour-propre se chercha des cibles, elles furent faciles à trouver : approximativement 40 % de la population de Bosnie sont des Bosniaques (Musulmans) descendant d'une population chrétienne largement hérétique dont l'ouverture relative à l'Islam lui avait permis de prendre racine en Bosnie-Herzégovine (en Serbie et en Croatie, les organisations orthodoxes et chrétiennes demeurèrent plus influentes).

### La fin du régime communiste et la montée des nationalismes

Les origines plus récentes du conflit sont à trouver dans la résurgence, en Yougoslavie, des nationalismes ethniques après la mort du maréchal Tito en 1981. La mort de Tito, et la période de profond déclin économique qui suivit, favorisèrent la ré-émergence sur la scène politique de sentiments nationalistes dormants. L'un des signaux les plus forts de cette résurgence fut une procession qui parcourut la Serbie avec les reliques de la dépouille du Prince Lazar pour commémorer le 600e anniversaire de la défaite de la Grande Serbie. Le dirigeant serbe Slobodan Milosevic aggrava encore les tensions entre les Serbes et leurs voisins yougoslaves en faisant aboutir ce pèlerinage sur le champ de bataille, au Kosovo. C'est là que Milosevic annonça son intention ultime : « Nous ne pouvons exclure l'idée de faire usage de la violence pour reprendre possession des terres serbes. »

La montée de Milosevic et du nationalisme serbe déclenchèrent les référendums pour l'indépendance en Slovénie et en Croatie en 1991. Les électeurs des deux républiques soutinrent très largement la sécession d'avec la Yougoslavie. La Bosnie-Herzégovine, craignant d'être avalée ou partagée par la Serbie, tint elle aussi un référendum (boycotté par les Serbes de Bosnie) ; 65 % des résidents Bosniaques et Croates votèrent pour l'indépendance.

Ces actions menacèrent le projet de Milosevic d'unir les régions habitées par des Serbes en une grande Serbie, comprenant de larges bandes de la Croatie et toute la Bosnie-Herzégovine. Milosevic s'est alors efforcé de monter les Serbes de Bosnie contre leurs voisins croates et musulmans en les persuadant qu'ils étaient menacés, malgré (dans la plupart des cas) une coexistence pacifique qui avait duré des décennies. Les reportages à la télévision mettaient en garde les Serbes contre les dangers des fascistes croates et la menace imminente du jihad

---

<sup>1</sup> Ce texte est extrait d'un rapport écologiste consacré à l'environnement, principalement forestier, de la Bosnie qui a beaucoup souffert de la guerre. Même si ce n'est pas son objet, le résumé des événements m'a semblé être un des plus clairs et des plus objectifs (si cela est possible !)

musulman. La guerre en Croatie était souvent montrée par les médias de Belgrade comme un remake de la boucherie perpétrée par les fascistes croates Oustachi responsables de la mort d'un grand nombre de Serbes durant la Deuxième Guerre mondiale. Il était facile de tenir un langage démagogique à une population serbe en majorité paysanne dans l'est de la Bosnie.

Des informations faisant état de camps de concentration dirigés par des Serbes commencèrent à circuler au milieu de l'année 1992, et des rapports de viols et de meurtres à grande échelle furent ensuite confirmés. Fin 1992, plus de 70 % de la Bosnie-Herzégovine était occupée par les forces serbes et plus d'un million de Musulmans bosniaques et de Croates avaient fui le pays. Les Serbes avaient établi le contact avec leurs frères d'armes dans la Krajina croate et la région slovène de l'Est de la Croatie : la Grande Serbie semblait en vue.

### **L'ONU : une intervention inefficace**

Pendant ce temps, l'intervention des Nations Unies se révélait d'une manière générale inefficace. La Force de protection des Nations Unies (FORPRONU) fut mandatée pour faire observer les éléments fondamentaux de la loi internationale tout en respectant le principe de neutralité, qu'elle a souvent paru interpréter comme une indifférence morale entre les agresseurs et leurs victimes. En 1992, les soldats de la force de maintien de la paix de l'ONU furent reçus comme des sauveurs par les habitants de Bosnie, mais rapidement, ces derniers réalisèrent qu'il était très improbable que la force de l'ONU assumât son rôle. Dans les « zones de sécurité » établies par le Conseil de sécurité à Srebrenica et à Zepa, la FORPRONU a désarmé les forces de défense de la Bosnie, sur l'insistance des Serbes, tout en échouant dans leur mission de protection. Plus de 7000 personnes ont finalement été massacrées à Srebrenica en 1995, cela alors qu'elles jouissaient de la « protection » des forces onusiennes. À Omaska, Trnoplje, Manjaca, et dans d'autres camps de concentration installés sur des territoires tenus par les Serbes, par lesquels passèrent plus d'un million de civils selon un plan de nettoyage ethnique systématique, la FORPRONU n'est simplement jamais arrivée.

### **Un plan de paix impossible**

Le plan de paix Vance-Owen proposé au début 1993 fut rejeté comme injuste et impossible à mettre en application. Il prépara en fait le terrain au conflit armé entre les forces armées croates et musulmanes, alliées jusque là. Les Croates, sous la conduite autoritaire de Franjo Tudman à Zagreb, préparèrent un plan pour prendre une partie de la Bosnie-Herzégovine et l'annexer à la Croatie. Cela se serait traduit par le déplacement forcé d'un grand nombre de Croates de Bosnie dans les régions que la Croatie prévoyait de contrôler, principalement l'ouest de l'Herzégovine, et d'en expulser leurs anciens alliés, les Musulmans de Bosnie. Dans une rencontre secrète, Tudman et Milosevic se seraient apparemment mis d'accord sur le partage de la Bosnie entre eux, ville par ville, région par région. Or ces plans n'ont pas inclus les Musulmans de Bosnie qui devaient être expulsés, tués, ou vivre comme des minorités en Grande Serbie et en Grande Croatie.

### **Le siège de Sarajevo et la fin du conflit armé**

Lorsque l'accord de Washington mit fin au conflit entre Croates et Musulmans en mars 1994, les routes vers la Bosnie centrale et du nord-est furent ouvertes, ce qui permit d'acheminer de l'aide à de nombreuses populations encerclées qui souffraient de la faim. Sarajevo cependant demeura emprisonnée dans sa vallée prison, toujours assiégée par les Serbes. L'alimentation, les munitions et les provisions étaient acheminées à Sarajevo par la seule voie sûre : un tunnel de 600 mètres partant de sous l'aéroport contrôlé par les Nations Unies. La population de Sarajevo, pendant plus de 1200 jours, vécut sans approvisionnement adéquat en eau, en nourriture et en électricité, et sous la menace des tireurs embusqués et des tirs d'artillerie. Selon certaines estimations, à Sarajevo seulement, 10.000 civils, dont 1500 enfants, ont été tués, malgré la protection de l'ONU. Le sort des populations dans d'autres zones protégées ne fut guère meilleur. Les convois de l'ONU - conduits par des Casques Bleus de plus en plus fréquemment pris pour cibles par les

Serbes, équipés de peu de moyens, ou d'un mandat trop faible pour les protéger - atteignirent ces enclaves uniquement au gré des humeurs serbes.

Après des années d'échecs des efforts diplomatiques menés par les Européens, les États-Unis augmentèrent la pression pour que le conflit prenne fin. Des bombardements ciblés de l'OTAN endommagèrent sévèrement les réseaux de communication des Serbes et les routes assurant leur approvisionnement, et les armées de Bosnie et de Croatie purent reprendre de larges bandes de terre de la Krajina en Bosnie. Ils marchèrent presque jusqu'à l'entrée de Banja Luka, la plus grande ville tenue par les Serbes, avant que les autorités américaines ne réunissent les trois partis sur la base aérienne de Wright-Patterson à Dayton en Ohio. Le 21 novembre 1995, après des semaines de négociations épuisantes, un accord fut trouvé, et des accords de paix furent signés à Paris trois semaines plus tard.

### **L'impuissance des nations occidentales**

Dans cette histoire d'une diplomatie impuissante à faire naître une solution se trouve la racine du dilemme actuel en Bosnie. Les âpres divisions à l'intérieur de l'Europe sur la réponse appropriée à donner à la guerre, et la décision de l'ONU de jouer un rôle neutre d'observateur sur des terres où la brutalité était devenue la norme, ont contribué à tracer la voie aux criminels, aux brutes et aux fous en tout genre. Ceux-ci enfoncèrent la Bosnie-Herzégovine dans le chaos, et donnèrent puissance et légitimité aux partis politiques mafieux qui dominent toujours le pays. La profondeur de l'absurdité est exprimée par une blague macabre d'un ami. Se référant au leader serbe Radovan Karadzic elle dit : « Un homme tue un autre homme et est condamné à la prison à vie. Un homme tue 20 hommes et est envoyé dans un asile de fous. Un homme tue 200'000 hommes et est invité par les Nations Unies à négocier la paix. »

### **Les accords de Dayton : une solution boiteuse**

La structure gouvernementale de la Bosnie-Herzégovine est le résultat des Accords de paix de Dayton, signés en novembre 1995, qui mirent fin à la guerre. Les Accords ont établi deux entités à l'intérieur des frontières reconnues de la Bosnie-Herzégovine. La République Srpska, aujourd'hui peuplée majoritairement de Serbes, a reçu 49 % du territoire total de la Bosnie-Herzégovine. La Fédération composée de Bosniaques (les Musulmans de Bosnie) et de Croates a reçu les 51 % restant. Les deux entités sont mandatées pour respecter la constitution rédigée à Dayton et pour gouverner conjointement l'État souverain de Bosnie-Herzégovine. Au sommet de cette structure, on retrouve la Présidence, partagée par trois personnes représentant les trois groupes ethniques importants (les Bosniaques, les Serbes, les Croates). Les co-présidents partagent une administration tournante munie d'un porte-parole principal unique, bien que chacun d'eux ait des pouvoirs décisionnels égaux.

La République Srpska a son propre parlement, son Premier ministre, et ses ministères de la Défense, du Commerce, de l'Éducation de la Santé, etc. La Fédération a une structure similaire, sauf qu'elle est se découpe en dix cantons, pour tenir compte de sa diversité ethnique qui inclut des Croates catholiques et des Bosniaques musulmans. Ces cantons pratiquent une autogestion régionale par l'entremise d'une structure administrative similaire à celle de la Fédération. Les cantons ont leurs propres ministères de la Santé, du Commerce, et de l'Éducation, et leur propre chambre des représentants. Ils jouissent d'une autorité d'autogestion significative, ce qui a compliqué la procédure de réforme de la Fédération.

À l'intérieur de la République Srpska et de la Fédération, on trouve des municipalités qui, bien que considérablement moins puissantes, jouent un rôle similaire à celui des mairies en France. Les municipalités assurent des services de santé, récoltent les impôts, et gèrent divers enregistrements. Malheureusement, leurs services font souvent double-emploi avec ceux des cantons, ce qui a pour effet de submerger la population sous la bureaucratie, et de décourager l'investissement local ou étranger.

Pour aider à l'application des Accords de Dayton et travailler avec les gouvernements locaux sur des réformes, les Nations Unies financent le Bureau du Haut Représentant (BHR). Il centre ses actions sur la création d'une nouvelle plate-forme économique, mène une campagne contre la corruption, et travaille à la standardisation des lois et des règlements aux normes européennes.

Les Accords appelèrent à la création de ministères au niveau des États, comme ceux de la Défense et de l'Éducation, mais à ce jour ceux-ci n'ont pas réellement commencé à fonctionner avec une autorité centrale. Il y a cependant des points positifs. Le Conseil des Ministres (les dirigeants de ministères au niveau des États) et le nouveau parlement national ont grandement accru leur influence au cours des dernières années en raison des pressions pour des réformes exercées par le BHR. Un ministère national de la Défense a été formé récemment en réponse à un pré-requis pour la participation de la Bosnie-Herzégovine au programme de l'OTAN « Partenaires pour la paix ». Le ministère des Affaires étrangères et le ministère du Commerce extérieur fonctionnent selon leur mandat depuis un certain temps déjà<sup>2</sup>.

<http://www.delaplanete.org/La-guerre-en-bosnie.html>



---

<sup>2</sup> Pour des chiffres sur la Bosnie et pour des précisions sur les institutions mises en place après la guerre, voir le dossier consacré à Jasna Samic

## II. Lionel Duroy



Lionel Duroy, de son vrai nom Lionel du Roy de Suduiraut, est le quatrième d'une fratrie de dix. Il est né en 1949 à Bizerte, Tunisie, dans une famille d'origine noble, mais désargentée, ayant des idées d'extrême droite. Sa jeunesse dans ce milieu le marque profondément et sera le terreau de plusieurs de ses livres (*Priez pour nous*, *Le chagrin*).

Il a étudié à Nanterre, dans l'ambiance de mai 1968, et y a obtenu une licence de lettres. En rupture avec sa famille, il a d'abord été livreur, coursier, ouvrier. Il fut ensuite et pendant de longues années, journaliste à Libération et à L'Événement du jeudi.

Il commença après à coécrire les biographies de nombreuses personnalités qui le sollicitaient (Ingrid Betancourt, Sylvie Vartan, etc). Il a ainsi prêté sa plume à de nombreuses célébrités qui rédigent leur biographie

A près de 40 ans, il commence à produire sa propre œuvre. Il est l'auteur d'une dizaine de romans, souvent autobiographiques, dont *Le Chagrin* (2010), grand succès de librairie, distingué par plusieurs prix, et tout récemment *Colères* (2012) qui lui vaut en ce moment un procès avec son fils, personnage central de ce roman.

Cfr aussi [http://fr.wikipedia.org/wiki/Lionel\\_Duroy](http://fr.wikipedia.org/wiki/Lionel_Duroy)

Ses romans sont souvent proches de l'autobiographie.

« Chaque matin depuis vingt ans, l'auteur du terrible et magnifique Chagrin s'attable en effet pour écrire des romans autobiographiques qui provoquent des catastrophes dans son entourage et ruinent son capital santé. Rien, pourtant, ne l'empêche de continuer à noircir du papier, à mettre sans cesse sa vie intime en péril. C'est comme si la littérature se payait au prix fort, le condamnait à toujours plus de sauvagerie, d'isolement et suscitait, en même temps que l'enthousiasme des lecteurs, l'opprobre des siens ».

Voir :

[http://www.lexpress.fr/culture/livre/lionel-duroy-se-devoile-au-travers-de-ses-fictions\\_985746.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/lionel-duroy-se-devoile-au-travers-de-ses-fictions_985746.html)

### III. L'hiver des hommes

*Les lectures de ce roman sont très diverses : certains sont plus attentifs à son caractère d'introspection, voire d'autobiographie; d'autres lisent surtout le drame de l'ex-Yougoslavie. Et comme un avis tout à fait négatif n'est jamais inutile, on en trouvera un en finale.*

#### Et Ana Mladic, la fille du général serbe, se tira une balle

Lionel Duroy a une longue histoire avec la Bosnie. Il y a passé tout l'hiver 1993, en a ramené un livre, vingt ans avant *L'hiver des hommes*, tout juste paru. Il s'y intéresse depuis 1991. « *Cette guerre m'intriguait beaucoup*, nous dit-il, de passage à Bruxelles, *parce que c'est une guerre civile, faite par des gens qui s'aimaient, s'étaient mariés et se déchiraient.* » La guerre de 1993 fait écho à ses propres conflits intérieurs, il le reconnaît : « *Je sortais de ma rupture avec mes frères et sœurs et d'un divorce. Un effondrement complet.* »

Rentré en France, il se met à écrire. Juste après, Ana Mladic, la fille du général serbe, se tire une balle dans la tête. Pourquoi ? « C'était une jeune fille très brillante. Elle terminait médecine. Son suicide était dirigé contre son père, avec une arme à lui, celle qu'il avait réservée pour le premier enfant qu'elle aurait ! »

Vingt ans après, l'histoire repasse les plats. « L'hiver dernier, j'étais assez triste de tout ce qui m'arrivait, ce que j'ai écrit dans *Colères*. J'ai décidé de repartir longtemps dans ce pays, avec l'idée de comprendre ce qui s'était passé dans la tête de la fille du général Mladic. Celle aussi de retrouver des gens que j'avais croisés pendant la guerre. Je savais que j'en rapporterais un livre. »

Si *L'hiver des hommes*, magnifique, ramène Lionel Duroy à ses sujets favoris, comment on se construit contre son héritage et quel est le futur d'enfants de criminels de guerre, si son contenu se mêle à la vie personnelle de l'auteur, il présente aussi un pays peu connu, la République des Serbes de Bosnie. « J'ai eu la stupéfaction de découvrir une république ethniquement pure. On a quitté Belgrade et on est entrés dans cette petite république dotée de frontières. Le village de Pale que j'avais vu durant la guerre est devenu la capitale des Serbes les plus violents, ceux qui faisaient le siège de Sarajevo. Une ville de 35.000 habitants, prise dans la neige et les glaces, qui paraît abandonnée. J'y ai passé l'hiver, sans juger les gens qui ont voulu cette ville, des criminels de guerre pour la plupart. »

#### Des morts-vivants

Le livre consigne les recherches du romancier, hier journaliste. Il explique ses démarches auprès des habitants, et tente toujours de savoir pourquoi Ana Mladic a mis fin à ses jours. En parallèle, il rappelle le destin d'autres enfants de criminels de guerre. « J'ai engagé les conversations très facilement. Plus aucun étranger n'est allé là depuis très longtemps. J'arrivais avec des recommandations, notamment celles de la biographe de Mladic et de sa famille. Les gens avaient lu sur internet que j'étais un écrivain français, quelqu'un qui s'intéresse à la question serbe. »

Le livre dessine finement cette entité aux frontières étanches, « un spectacle avec des morts-vivants. » Il décrit le poids d'un héritage difficile. Comment s'en affranchir, inventer autre chose ? *L'hiver des hommes*, le titre impressionne : « Il n'y a pas de printemps dans un pays qui se ferme à tout. »

Lucie CAUWE – Le Soir - Vendredi 5 octobre 2012

<http://archives.lesoir.be/et-ana-mladic-la-fille-du-general-serbe-se-tira-une-balle-20121005-024AYV.html>

## Lionel Duroy et la peur originelle

Lionel Duroy n'en finira jamais avec le poids de son héritage familial qui lui permet cependant de porter sur les hommes, quelque soient leurs actes, un regard empathique dénué de tout jugement. C'est le suicide de la fille du général Mladic, le 'boucher des Balkans', qui n'a cessé d'interpeller Lionel Duroy, tout comme l'avait interrogée Gudrun Himmler, la fille de Heinrich Himmler, inconditionnelle admiratrice de son père, qui le ramène dans les Balkans, dans la petite République serbe de Bosnie, enclave serbe de la Bosnie musulmane, où sont réfugiés les anciens combattants de la guerre de Bosnie. Il va ainsi à la rencontre de ces hommes qui, aux côtés de Mladic, ont commis les pires atrocités : le massacre de Srebrenica, le siège de Sarajavo pour ne citer que celles-ci. Il les fait se raconter, il reçoit leurs confessions et nous donne à voir des hommes qui pour la plupart sont toujours persuadés d'avoir gagné leur guerre et trouvent encore des excuses à leurs exactions. Le musulman de Bosnie reste leur ennemi et, habités par une forme de paranoïa, ils le voient fourbissant ses armes pour un prochain conflit destiné à les exterminer.

Dans 'L'hiver des hommes', c'est à nouveau Marc, le personnage récurrent des romans de Lionel Duroy, qui s'exprime, un Marc toujours inconsolable depuis sa rupture avec Hélène. C'est pour tenir à distance sa souffrance amoureuse qu'il est revenu dans ce petit Etat interroger ces hommes prisonniers de leur passé, et découvrir que 'pour vivre, pour écrire. Pour continuer de vivre et d'écrire' il lui fallait 'affronter ses peurs originelles, les accepter, les mettre en mots, m'engager de toutes mes forces dans ce combat-là'.

L'écriture de Lionel Duroy, cette façon unique qu'il a d'impliquer le lecteur dans ses histoires, nous conduit sur des chemins que nous n'aurions jamais eu l'idée d'emprunter. Qui, en dehors de quelques historiens et spécialistes de géopolitique, s'intéresse aujourd'hui aux obscurs combattants serbes? Et qui aurait imaginé trouver auprès d'eux une réponse à ses questions existentielles sinon Lionel Duroy ? Son approche humaniste de ces hommes nous aide à les mieux comprendre et nous interroge aussi : qu'aurions-nous fait à leur place? 'C'est l'histoire qui nous punit. Notre histoire à chacun. Nous ne l'avons pas choisie, mais elle est là, nous la portons malgré nous, et il vient un moment où sa terrible présence écrase tout ce que nous avons essayé d'être, pensant que nous étions bien assez forts pour nous affranchir du passé.'

Sylvie LAINE, 08 septembre 2012

<http://www.lindependant.fr/2012/09/08/lionel-duroy-et-la-peur-originelle,163485.php>

## Lionel Duroy dans les ténèbres de l'ex-Yougoslavie

*En Bosnie, le romancier Lionel Duroy enquête sur le suicide de la fille d'un général serbe. Il questionne les différents protagonistes de cette guerre. Mais par là, il interroge le rapport à la filiation. Le sien aussi : dans le récit, portrait de l'auteur.*

Depuis plus de trente ans, Lionel Duroy écrit tous les jours, "même le jour de Noël", précise-t-il. Il le revendique : oui, un écrivain se doit d'être obsessionnel, quitte à revenir sans cesse à la même histoire. La sienne, d'obsession, tourne autour de l'expulsion. Il fait partie de ces gens "mus par une intranquillité". Quelle est sa place ? Où va-t-on se poser ? Ces questions le hantent depuis la nuit où il fut chassé de chez lui, avec toute sa famille, à l'âge de dix ans.

On connaissait l'histoire de ses parents (racontée dans *Priez pour nous*, puis dans *Le Chagrin*) et sa difficulté d'être père, à son tour (*Colères*). De retour de la République serbe de Bosnie, il trace aujourd'hui des portraits de criminels de guerre dans un livre bouleversant, *L'Hiver des hommes*.



Le narrateur, Marc, enquête sur le suicide d'Ana Mladic, fille du commandant en chef des armées serbes lors du siège de Sarajevo, surnommé "le boucher de la Bosnie", accusé de génocide par le tribunal pénal international de La Haye. Marc en est convaincu : ce suicide a un sens. Car la fille du général a utilisé l'arme préférée de son père.

Dans le cas de l'écrivain, quel est le lien avec sa propre histoire ? "Quand je travaillais, sur place, à *L'Hiver des hommes*, je voyais des gens déplacés", raconte Lionel Duroy pour expliquer en quoi ce nouveau roman se rattache, finalement, à toute son oeuvre. En 1993, l'ancien journaliste avait déjà consacré un récit à l'ex-Yougoslavie, *Il ne m'est rien arrivé* (Mercure de France), dans lequel il évoquait les déplacements de populations en pleine guerre. Dix-huit ans après son premier séjour, il a décidé de retourner en Bosnie pour voir comment les gens vivaient depuis la création du petit Etat, ethniquement pur, enclavé entre les "anciens" ennemis, Croatie et Bosnie-Herzégovine. Une passionnante question lui sert de fil conducteur : comment peut vivre un enfant de bourreau ? Dans ses bagages, des ouvrages consacrés aux enfants des criminels nazis... Malgré la dureté de l'hiver, de la chaleur émane de ce récit romancé - grâce à l'empathie éprouvée par le narrateur. Il écoute, rapporte fidèlement les propos, les histoires personnelles de chacun (souvent horribles), ne juge jamais. "Les Serbes sont comme mon père. Ils sont sympathiques mais se comportent en monstres. On est du camp d'où l'on sort. Si j'avais été serbe, j'aurais été comme eux", analyse Duroy. Pour l'écrivain, une question persiste : peut-on sortir de la fatalité ? "J'ai réfléchi à cela tout cet hiver passé au milieu de ces gens. Que va-t-on faire de sa vie ? Il faut beaucoup d'intelligence et de courage pour désertier..."

Au cours de ses entretiens, Marc se souvient d'Hélène, qu'il vient de quitter. Le parallèle, ténu, entre un divorce et une guerre civile prend toute son importance sous sa plume pudique, parfois lyrique : dans les deux cas, il est question de déchirure, de camp à choisir. Il reconnaît "pousser à l'extrême" la problématique qui hante ses livres : peut-on ne rien garder de parents haïs, qu'il s'agisse d'une idéologie ou d'un mode de vie ? Il admet qu'on peut difficilement comparer sa propre enfance avec le drame bosniaque. Tout en s'avouant incapable d'oublier son traumatisme familial : "J'ai toujours eu l'impression d'être en guerre. Mon père a été pourchassé toute sa vie par les huissiers. On était assiégés. Le monde était hostile."

On réalise mieux pourquoi, à défaut d'être solidaire de leurs crimes, il peut comprendre l'état d'esprit de ces hommes des montagnes qui, poussés par la peur, ont massacré des musulmans pour sauver leurs maisons, leurs familles de la destruction.

Malgré ses airs de récit, *L'Hiver des hommes* est un roman : "Marc est mon double. Je m'autorise à dire ce qui me traverse. Je me suis évadé du récit, avec une plus grande liberté d'écriture." Duroy cite Thomas Bernhard, Malaparte, Saul Bellow. Il se souvient de ses séances de psychanalyse : "Sur le divan, j'écrivais dans ma tête." Il a alors cette formidable définition de l'acte d'écrire : "Vous avancez seul dans les ténèbres."

Aujourd'hui réfugié dans sa maison du Ventoux, l'écrivain continue à fouailler au coeur des ténèbres. En écrivant sans relâche. Pour en tirer des livres sincères, lumineux, émouvants, à l'écriture fluide. A défaut de réparer une existence fracassée, Duroy a construit une oeuvre. Réflexion subtile, poignante, sur la condition humaine, *L'Hiver des hommes* est une pierre de plus, granit finement taillé, à l'édifice. Il y est question de peur, de haine, de folie. Chacun pourra y trouver l'écho de ses propres angoisses.

Par Tristan Savin (Lire), publié le 31/08/2012

[http://www.lexpress.fr/culture/livre/lionel-duroy-dans-les-tenebres-de-l-ex-yougoslavie\\_1154790.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/lionel-duroy-dans-les-tenebres-de-l-ex-yougoslavie_1154790.html)

## Le désespoir des bourreaux

Reclus dans la petite république ethniquement « pure » pour laquelle ils ont combattu leurs voisins croates et bosniaques, les Serbes de Bosnie sont pourtant aujourd'hui les gens les plus désespérés qui soient. Un voyage aux confins de l'Europe et une méditation sur la guerre et l'inaptitude au bonheur.

Pourquoi la fille du général Mladic, commandant en chef des forces serbes durant le siège de Sarajevo, accusé de génocide, s'est-elle tirée une balle dans la tête avec le revolver préféré de son père ? C'est pour tenter de répondre à cette question que Marc, écrivain, passionné depuis toujours par le destin des enfants de criminels de guerre, s'envole pour Belgrade en novembre 2010 alors que rien ne va plus dans sa propre vie. À Belgrade, il est amené par d'étonnants hasards, ou malentendus, à rencontrer quelques-uns des plus proches lieutenants du général Mladic, des hommes pour la plupart recherchés pour crimes de guerre. Ce sont eux qui l'encouragent à partir pour la petite République serbe de Bosnie ou, disent-ils, il rencontrera le véritable peuple serbe, celui qui a gagné la guerre et continue de se battre aujourd'hui contre les Musulmans.

Arrivé à Pale, la capitale historique des Serbes de Bosnie, un ancien village de montagne devenu une ville de trente mille habitants prise sous un mètre de neige, Marc découvre une population emmurée dans le désespoir, abandonnée de tous, mais cependant persuadée d'avoir mené une guerre juste. Les ex officiers ne nient pas avoir commis les crimes les plus épouvantables contre leurs anciens voisins musulmans et croates, mais ils estiment avoir agi en état de légitime défense et avoir été trahis par leurs anciens alliés français. Pour se justifier, ils font à Marc le récit de leur guerre, ne cachant rien des atrocités qu'ils ont commises, ou qu'ils ont subies. Marc ne les juge pas – des jours et des nuits durant il les écoute. Ce sont pour la plupart des hommes attachants, exceptionnels parfois, qui luttent aujourd'hui contre leur propre conscience, contre leurs cauchemars aussi, enfermés dans une prison dont ils sont les geôliers. L'écrivain éprouve à leur endroit une curieuse empathie, comme si cet enfer dans lequel ils se sont enfermés faisait écho à son propre désarroi.

« Nous croyons qu'à rompre avec la source du mal nous allons pouvoir inventer notre propre vie et apporter le bonheur à nos enfants », écrit-il, « alors que nous sommes faits de ce mal et qu'ainsi il continue de nous habiter et de nous ronger quoi que nous décidions, et quel que soit l'endroit du monde où nous allions nous réfugier. » Ce que vivent ces hommes est finalement pour Marc l'écho le plus exacerbé, le plus terrifiant, de ce que nous sommes nombreux à vivre chacun silencieusement au fil de notre propre destin.

Lionel Duroy a un rêve : devenir *"le greffier de la vraie vie"*. Pouvoir, tapi dans l'ombre, écouter les gens parler comme ils pensent, saisir les ressorts de leurs réactions, et le restituer au plus près. *"Je donnerais à voir toute la machinerie de nos âmes en plein travail, cherchant une issue à tâtons, se cognant, blessant, éructant, pleurant silencieusement parfois, mais continuant malgré tout d'espérer atteindre la lumière"*, précise son narrateur et alter ego dans *L'Hiver des hommes*. Tel est, de livre en livre, le sujet de Lionel Duroy : le tâtonnement, les tentatives hésitantes de chacun pour se dépêtrer de son histoire et essayer de tracer son propre chemin.

C'est à la fois le cœur de son travail de romancier, qui puise le matériau de ses livres au cœur de sa propre vie, avec le somptueux roman d'inspiration autobiographique *Le Chagrin* (Julliard, 2010) pour point d'orgue, et le sens de son activité de "nègre", accoucheur de destins connus, d'Ingrid Betancourt à Sylvie Vartan. Dans la partie romanesque de son oeuvre, il tourne, avec la même obstination que ses doubles littéraires pédalent sur les circuits du bois de Vincennes, autour de sa propre histoire : celle d'un enfant écartelé entre un père aristocrate sans le sou, homme sympathique malgré sa lâcheté et ses choix politiques d'extrême droite qui révulsent son fils, et une mère dont les exigences en matière de train de vie ont fait sombrer la famille nombreuse.

Dans ses livres écrits comme "confesseur" de célébrités, il s'attache à restituer la vérité des autres le plus honnêtement et justement possible.

*L'Hiver des hommes* réussit à concilier les deux faces de son travail, en même temps qu'il rappelle quel grand journaliste, à *Libération* puis à *L'Événement du jeudi*, Lionel Duroy a été. A ce titre, il avait couvert la guerre de Bosnie (1992-1995) qui lui avait inspiré le récit *Il ne m'est rien arrivé* (Mercure de France, 1994). *L'Hiver des hommes* marque son retour en Ex-Yougoslavie.

Marc, son double à peine maquillé, écrivain séparé de la femme qu'il aime, en butte à la colère de son fils et à l'éloignement de ses filles, part enquêter en 2010 sur le suicide, seize ans plus tôt, d'Ana Mladic. Cette étudiante en médecine était l'enfant chérie de Ratko Mladic, le commandant en chef des forces serbes de Bosnie ; elle s'est tuée une nuit, avec le pistolet préféré de son géniteur. Une majorité de Serbes refuse de croire à la thèse du suicide.

Intéressé de longue date par le destin des enfants de bourreaux, qu'ils acceptent leur héritage ou le rejettent en bloc, Marc n'a lui aucun doute réel sur la dimension volontaire de cette mort. En revanche, il se passionne pour le rapport que les hommes et les femmes qu'il rencontre, à Belgrade ou en République serbe de Bosnie, entretiennent avec cette histoire et, partant, avec celle de leur pays, eux qui continuent en masse de considérer Radko Mladic, "le boucher des Balkans", comme un héros national.

### **S'inventer une vie propre**

Ceux qui croisent la route de Marc ont pour la plupart commis des atrocités ou soutiennent ceux qui les ont perpétrées. Ils vivent, entre eux, dans le ressassement d'une victoire qui leur aurait été volée. Marc retranscrit leurs propos et les conversations qu'il tient avec eux. Des réminiscences de son histoire personnelle - le départ d'Hélène, le fardeau de chagrin qu'il promène depuis l'enfance, le rapport qu'il entretient avec les sympathies politiques de son père - le submergent parfois, qui permettent à Duroy d'explorer d'une multitude de façons la question de la fatalité. Que fait-on de ce dont on a hérité ? De quelles marges de manœuvre dispose-t-on pour s'inventer un destin, une vie propre ? Les guerres dans les Balkans ont ceci de commun avec une tragédie familiale que leurs échos se répercutent d'une génération à l'autre, éternellement. A moins que...

*L'Hiver des hommes* est ainsi un très beau livre sur les prisons dans lesquelles on naît, et celles que l'on édifie autour de soi, à l'image de cette République serbe de Bosnie, qui se vit comme enclavée, en conflit avec le reste du monde, alors que Sarajevo est tout près, et que, vu de là-bas, la guerre est terminée. L'écriture limpide de Duroy guide le lecteur à travers ces geôles. Aussi sombre que puisse être *L'Hiver des hommes*, il laisse espérer qu'une évasion soit malgré tout possible.

[http://www.lemonde.fr/livres/article/2012/09/07/enfants-de-salaud-l-hiver-des-hommes-de-lionel-duroy\\_1756475\\_3260.html](http://www.lemonde.fr/livres/article/2012/09/07/enfants-de-salaud-l-hiver-des-hommes-de-lionel-duroy_1756475_3260.html)

## **L'Europe dans ses suicidaires tueries : éclairant et désespérant**

Gageons que nombre de lecteurs s'interrogeront sans tarder sur la mention « roman » figurant sur la couverture : une telle enquête sur la criminalité de guerre à la fin de ce qui avait été la Yougoslavie pendant moins d'un siècle, ne répond ni par la forme ni par le fond à une telle mention. Raison de plus pour suivre l'itinéraire de l'auteur sur les routes enneigées de la Serbie d'aujourd'hui, non point tant hanté par les terribles événements des années 1990 qu'obsédé par le désir de comprendre un phénomène humain qui les dépasse : comment vivent aujourd'hui les criminels d'hier ? Comment leurs fils et leurs filles s'en tirent-ils avec cet héritage de criminalité guerrière ? En fil rouge, le livre est conduit par la question du suicide à vingt-trois ans de la fille du général Mladic, Ana, dont le père fut rattrapé dans tous les sens du mot par le Tribunal International de La Haye. L'intelligence de l'auteur, qui ne s'en laisse pas conter avec le simple

déni ou les évidences contraires de ses interlocuteurs, joue de finesse pour faire s'anéantir d'eux-mêmes les propos inconséquents de ceux-ci. En contrepoint du témoignage de quelques fils de tortionnaires nazis, il ne nous laisse pas longtemps abuser par ces « évidences » affectivo-patriotiques qui ne font que souligner le mensonge. Un livre éclairant sans doute, désespérant le plus souvent sur ce que fut tout au long du xxe siècle l'Europe dans ses suicidaires tueries.

Pierre Gibert – Revue « Etudes »

## Marché de dupes

La couverture médiatique de la Rentrée Littéraire 2012 avait présenté « L'hiver des hommes » comme un livre événement, une œuvre de réflexion : Comment peut-on vivre lorsque l'on est issu d'une famille de monstres ? N'y-a-t-il pas d'autre salut que le suicide ? Peut-on pardonner, avancer après l'horreur ?

Lorsque l'on referme le livre de Lionel Duroy, on ne peut que ressentir de la déception. L'hiver des hommes laisse même une impression de livre bâclé comme si l'écrivain avait perdu, au fil des pages, les raisons qui l'ont poussé à écrire. Tout sonne faux. Le style se veut polar avec une ambiance inspirée du « troisième homme », mal mise en scène. Les personnages sont caricaturaux dans leur ruralité animale et sans aucune profondeur. Les villages enneigés font décors de cinéma, artificiellement sales et délabrés. Quant aux flash-back de sa vie amoureuse, ils sont plaqués, mécaniques et écrits sans aucune intensité émotionnelle.

L'auteur développe au début du livre une thèse : Il met en parallèle le suicide d'Ana Mladic avec les histoires singulières d'enfants de dignitaires Nazi, qui, eux aussi, avaient mis fin à leurs jours. Mais visiblement lassé par son artifice ou bien coincé dans son récit, Lionel Duroy abandonne sa belle idée dans le premier tiers du livre pour ne plus y revenir ! Et que viennent donc faire tous les sms de sa femme, qui tombent au beau milieu des interviews de ces soldats du passé ? Rien... pour le lecteur en tous les cas.

Quel était le but poursuivi par Lionel Duroy à l'écriture de ce livre ? Enquête journalistique sur un fait d'histoire ? Thérapie familiale en public ? Apologie de crimes de guerre ? Le sait-il lui-même ? Je n'ai malheureusement pas trouvé de réponse à cette question... Une certitude : ce qui était promis à l'extérieur n'est pas délivré à l'intérieur. Un gros coup de bluff. Un vrai marché de dupes.

Blog lesdouzecsupsdeminuit, 18 novembre 2012

<http://lesdouzecsupsdeminuit.blogspot.com/>

## IV. Une interview de Lionel Duroy

### Entretien fleuve avec Lionel Duroy à l'occasion de la sortie de L'hiver des hommes.

*En ce qui me concerne, par rapport à mon propre héritage familial, j'ai décidé très tôt de ne pas l'assumer, de le « désertter ».*

*Marc pense qu'il aurait commis les mêmes erreurs que les protagonistes du drame du démantèlement de la Yougoslavie. Mais pourquoi souhaite-t-il être sur la photo avec les bourreaux et les victimes ?*

J'ai fait deux voyages en ex-Yougoslavie. La première fois j'ai passé l'automne 1993 à parcourir les lignes de front. D'abord le front croate, accompagné d'un traducteur (un étudiant que j'avais embauché à Zagreb), nous avions des sacs à dos et nous dormions où c'était possible. Puis le front serbe (que j'ai rejoint en passant par la Hongrie), accompagné d'un traducteur serbe embauché à Belgrade. De ce premier voyage, j'ai tiré un livre, « Il ne m'est rien arrivé », paru au Mercure de France en 1994.

Tandis que j'étais en train d'écrire ce livre, Ana Mladic s'est suicidée en mars 1994, et j'ai pensé que j'allais peut-être retourner là-bas. Depuis des années déjà je m'intéressais aux destins des enfants des dignitaires nazis pendus à Nuremberg, sur cette thématique qui me poursuit : comment se construire et inventer sa vie contre ses parents, en refusant leur héritage intellectuel (ce que j'ai tenté de faire à mon niveau, mon père n'étant pas un monstre, juste un homme d'extrême droite, vichyste et antisémite, proche de Le Pen, et ma mère une idiote, néanmoins raciste et antisémite). Le suicide d'Ana Mladic m'a beaucoup troublé. Je ne suis pas retourné à Belgrade à ce moment-là, mais j'ai archivé tout ce qui paraissait sur sa mort si mystérieuse, si étrange.

À l'automne 2010, j'ai décidé de repartir pour Belgrade avec pour fil conducteur de ce voyage l'idée de comprendre (d'apprendre) ce qui s'était passé dans la tête d'Ana Mladic pour qu'elle décide de mourir. Bien sûr, au delà de son drame personnel, je me demandais comment avaient bien pu grandir les enfants des officiers serbes que j'avais côtoyés en 1993 et qui étaient si déterminés à mener cette guerre, et à la gagner. Ces enfants, devenus des adultes, seraient-ils d'accord avec leurs pères, ou s'étaient-ils construits contre eux ?

Mais très vite, sur place, je me suis rendu compte que ce qui me touchait, c'était le désarroi des pères, et non le destin des enfants (à part celui d'Ana Mladic et de quelques autres, comme Miroslav Kandic, ou Eva Müller, rencontrés à Banja-Luka ), et je me suis laissé conduire par ma grande curiosité pour ces hommes.

Évidemment, ce qui me touche en eux, en écho à mon propre désarroi, c'est le poids et le déterminisme de leur héritage culturel. Je ne peux pas les juger parce que je pense profondément que si j'avais été Serbe, j'aurais fait comme eux. À 20 ans, réfléchissant à la guerre d'Algérie (mon père était proche de l'OAS) j'ai commencé à penser que si j'étais né Pied noir je me serais battu avec les Pieds noirs, et que si j'étais né Algérien, je me serais battu avec le FLN dans l'ALN. En 1988, j'ai fait un livre sur la guerre d'indépendance en Nouvelle-Calédonie, et j'ai vérifié cela : je me serais battu avec les Caldoches si j'étais né Caldoche, et avec les Kanaks si j'étais né Kanak. Je l'ai de nouveau vérifié en 1993 dans les pays en guerre de l'ex-Yougoslavie. J'aurais été combattant Musulman, ou Croate, ou Serbe, selon le camp où je serais né. Chacun est enfermé dans sa logique, dans son histoire, dans ses deuils, et il faut une force extraordinaire pour échapper à l'héritage (même le si sensible Albert Camus a eu bien du mal à défendre la cause des Algériens étant lui-même issu de chez les « blancs »). C'est cela qui me donne une empathie sans limites, je crois, pour les personnages de « L'Hiver des hommes ». Ils ont perdu leur âme en commettant des atrocités, mais ils sont exactement les représentants de notre humanité.

Bien sûr, j'ai fait ce voyage durant l'hiver 2010-2011, à un moment où ma vie personnelle se délitait, comme si je ne parvenais pas à échapper au destin désastreux des miens, de ma drôle de famille. J'ai eu envie de confronter mon désarroi à celui de ces hommes. Les guerres intimes et les « vraies » guerres ont des ressorts communs et laissent des cicatrices parfois assez semblables.

*Est-ce un livre de journaliste ?*

Le journalisme m'a appris à découvrir ce que je n'aime pas : porter des jugements péremptaires en ignorant systématiquement la psychologie, les ressort secrets, l'histoire intime, l'émotion. J'avais choisi ce métier un peu par hasard à 25 ans, alors que j'écrivais déjà, mais des choses trop

nulles pour être publiées, et que je n'avais pas envie de rester ouvrier chez Manpower toute ma vie. Il m'a permis de découvrir le monde à toute allure (à 20 ans, je n'étais jamais monté dans un avion). Je l'ai quitté sur un conflit essentiel : je voulais toujours dire d'où j'écrivais (par exemple ne pas cacher que mon intérêt pour l'Algérie remontait à mon enfance, aux idées nauséuses de mon père), et le jour où la question s'est posée à Libération du fait de l'arrivée d'un nouveau rédacteur en chef, je me suis engueulé avec lui et je suis parti. On ne s'intéresse pas à certains sujets récurrents par hasard, et je trouve bien que les lecteurs sachent que la personne qui écrit est intimement concernée par son sujet. Ça a pu se faire un temps à Libération, puis ça n'a plus été possible, et lorsqu'on m'a expliqué que les journalistes devaient être interchangeables, qu'à la limite on envisageait de supprimer les signatures, j'ai compris que j'allais retourner à l'écriture, à mes livres (j'avais fait des progrès entre-temps, je pouvais être publié). Je ne crois pas que le journalisme ait nourri mes romans, ce sont deux disciplines radicalement différentes dans ma tête (dans la façon de travailler par exemple : un journaliste pose des questions, je l'ai fait aussi, bien sûr, tout en sachant qu'une question induit généralement une réponse qui ne rend pas compte de la vérité – maintenant, je m'efforce de ne plus poser de questions, de lancer les gens pour qu'ils me parlent et de les laisser parler, ce sont eux qui doivent donner les questions et pas moi qui ne connaissais pas ces gens une heure plus tôt).

*Quels sont les auteurs qui vous ont influencé ?*

Le romancier de guerre qui m'accompagne le plus est Curzio Malaparte, dont je parle d'ailleurs dans L'Hiver. « Kaputt » est mon livre préféré de lui. L'autre que j'aime au delà de tout c'est Vassili Grossman dont « Vie et destin » m'a bouleversé l'année de sa parution (1980 je crois). Ensuite, j'ai lu tout ce qui a été publié de Grossman, j'aime l'œuvre autant que l'homme.

*Marc ne cherche-t-il pas avant tout à oublier sa guerre intérieure ?*

Cette guerre « fratricide » de l'ex-Yougoslavie (guerre civile en quelque sorte) entre peuples qui ont vécu ensemble et se sont aimés au point parfois de se marier et d'avoir des enfants, en dépit des haines d'autrefois, a quelque chose d'intime et de déchirant qu'on ne trouve pas dans les autres guerres. C'est cette intimité (meurtrière et déchirante) qui fait écho en moi depuis vingt ans, comme si je venais visiter des frères et sœurs qui s'entretuent, un désastre familial à l'échelle du monde dans lequel je peux retrouver les ressorts de mon propre désastre familial, dans lequel nous pourrions tous retrouver les ressorts de notre désarroi familial (quelle famille n'est pas pathogène ?). Chacun des trois peuples a des raisons profondes et compréhensibles d'en vouloir à l'autre, chacun est dépositaire de cet héritage, inscrit dans la mémoire des siens, et la guerre a ceci de particulier qu'elle pousse à l'extrême, jusqu'à l'absurde, jusqu'à la mort, la logique de la mémoire collective. On va aller jusqu'à tuer l'autre, qu'on a aimé pourtant, sans prendre conscience qu'en le tuant on se tue soi-même. Tous les hommes de mon livre sont des morts vivants, ils ne tiennent plus que par le discours, ils n'ont plus d'âme, ils sont profondément malheureux et détruits.

Marc ne va pas vers eux pour oublier sa guerre intérieure, mais pour confronter son désarroi au leur, et en s'abandonnant à leur désarroi, en errant et en s'y perdant, essayer de comprendre encore une fois comment fonctionne la vie, jusqu'où nous sommes capables d'aller au nom d'un bonheur que nous revendiquons pour nos enfants. Jusqu'à tout détruire en ayant cru tout gagner. En cela, L'Hiver des hommes s'inscrit dans mon travail sur l'intime, il n'est pas un livre de camouflage, j'y suis bien présent sous les traits de Marc (je dis d'où je parle pour reprendre ce qu'on évoquait tout à l'heure à propos du journalisme), il n'est pas non plus un livre d'effacement, mais plutôt de confrontation secrète, je crois. Je viens parmi ces gens qui me touchent beaucoup, et je dis tout bas que je ne vais pas très bien non plus, mais je n'oserais pas le dire tout haut parce que eux sont allés au bout de cette logique dans laquelle ils ont tout perdu et que, comparé à eux, je suis un homme heureux.

*Peut-on se soustraire à son héritage ?*

Oui, la question de l'héritage. Je crois que je n'ai parlé que de cela finalement. Qu'il soit historique ou familial, pour moi c'est le même. Allons-nous l'assumer ou nous construire contre ? La plupart des Serbes l'ont assumé, très peu ont déserté. On peut épiloguer sur l'attitude la plus digne, la plus honorable, la plus courageuse. Mon père était Vichyste par héritage (son père officier pétainiste en 14-18). En ce qui me concerne, par rapport à mon propre héritage familial, j'ai décidé très tôt de ne pas l'assumer, de le « déserté ». Mais j'ai vu combien c'est également difficile de devoir tout inventer, tout repenser, dans une grande solitude, d'être un « traître » pour ses parents, et d'une certaine façon « le premier homme » pour ses enfants. Comme j'ai constaté que les déserteurs serbes que j'ai rencontrés (en Suisse et en Italie) peinaient aujourd'hui à vivre, rejetés par les leurs, expulsés de l'histoire collective et familiale.

*D'où vient le titre de ce roman ?*

L'Hiver des hommes. Comme l'hiver de la vie. Après ce qu'ils ont fait, et dans la prison dans laquelle ils se sont enfermés eux-mêmes, ces hommes-là ne reverront pas le printemps. Ils sont condamnés à mourir de chagrin. Et pourquoi les hommes ? Parce que les femmes, à l'image de Jelica, sont tellement plus intelligentes, plus mesurées, plus conscientes de combien la vie est précieuse, et fragile, et mérite d'être vécue. Ce ne sont pas elles qui ont violé les femmes musulmanes et massacré les enfants.

Je n'ai pas mis de côté ma féminité, je me suis senti tout le temps, durant ce voyage, bien plus proche des femmes que des hommes, et c'est pourquoi d'ailleurs j'ai tellement aimé le personnage de Kandic, l'homme qui voulait lire Andric dans l'ancienne usine de poulets. C'est drôle d'ailleurs, d'une façon générale je n'aime pas la compagnie des hommes, je les fuis généralement, mais ceux-là m'ont énormément ému, sans doute parce que ce sont des vaincus, des hommes perdus, et qu'on a plutôt envie de les reconforter que de les accabler. La guerre n'est pas « terminée » pour eux, dans leur tête ils sont toujours en guerre. Je crois que je les ai regardés, et écoutés, avec des yeux et des oreilles de femme, plus que d'homme. Ils m'ont ému, mais pas une seconde je n'ai adhéré à leurs propos.

*BS - Interview de [Lionel Duroy](http://fr.feedbooks.com/interview/106/en-ce-qui-me-concerne-par-rapport-%C3%A0-mon-propre-h%C3%A9ritage-familial-j-ai-d%C3%A9cid%C3%A9-tr%C3%A8s-t%C3%B4t-de-ne-pas-l-assumer-de-le-d%C3%A9serter) - 6 septembre 2012*

<http://fr.feedbooks.com/interview/106/en-ce-qui-me-concerne-par-rapport-%C3%A0-mon-propre-h%C3%A9ritage-familial-j-ai-d%C3%A9cid%C3%A9-tr%C3%A8s-t%C3%B4t-de-ne-pas-l-assumer-de-le-d%C3%A9serter>

## V. L'hiver des hommes : un roman ?

### Roman entre fiction et réalité

Le récent livre (roman ?) de Marcela Iacub, *Mon histoire avec DSK*, a beaucoup occupé récemment le landernau parisien. Il n'est pas le seul. Christine Angot se voit assignée aussi pour atteinte à la vie privée. Mais il en est ainsi aussi de ... Lionel Duroy, assigné par son fils pour *Colères*.

S'agit-il encore là de romans ? Au delà, une question se pose : l'invasion du réel dans le romanesque tue-t-il le roman ?

### L'hiver des hommes, un roman ?

*Pour Lionel Duroy, et à la suite de toute son œuvre, oui, sans hésiter. Il s'explique sur le passage de la biographie ou de l'enquête à l'œuvre littéraire :*

Il y a toujours un petit miracle quand on écrit, quelque chose qui vous échappe : un texte qui pourrait être des mémoires ou un compte-rendu devient littéraire et mérite le nom de roman. » Un roman dont l'auteur a eu le titre d'emblée. « J'aime bien ce mot de chagrin, il résume notre sensibilité d'humain, il dit la profondeur de l'émotion qui nous habite ».

## La fin du roman?

*Carrère, Vigan, Liberati, Lindon... En récompensant surtout des récits biographiques, les prix littéraires 2011 ont confirmé une tendance massive: le mot «roman», jadis synonyme de fiction, a changé de définition. Enquête*

Longtemps, l'affaire sembla claire: pour qu'il y ait roman, il fallait qu'il y ait fiction. Du latin *ingere*, modeler, feindre, inventer. Sans fiction, on était dans le document, l'histoire, les mémoires. C'était clair, mais pas si simple. Il y avait des romans historiques, des romans documentés, des romans à clé. Certaines biographies se lisaient comme des romans, certains romans passaient pour des biographies. Un roman pouvait même témoigner. Il demeurait toutefois *fictus testis*, faux témoin. Le temps des frontières est révolu: celles qui encadrent le roman tombent elles aussi. Les dictionnaires le définissent toujours comme un récit d'*imagination en prose*. Ils sont bien les derniers.

Ecrivains, éditeurs, critiques, tous semblent considérer que le roman s'est affranchi de cet impératif fictionnel, comme une famille se débarrasse soudain d'une tradition encombrante, sans concertation ni éloge funèbre. Les prix littéraires 2011 ont couronné comme romans une enquête biographique (*Limonov*, d'Emmanuel Carrère), un portrait nécrologique (*Jayne Mansfield, 1967*, de Simon Liberati), un livre de souvenirs consacré à une mère disparue (*Rien ne s'oppose à la nuit*), de Delphine de Vigan), un autre à de grandes figures comme Michel Foucault (*Ce qu'aimer veut dire*), de Mathieu Lindon).

### Roman mais pas trop

La question a été beaucoup posée depuis août: avec sa biographie d'Edouard Limonov, l'écrivain mercenaire national-bolchevik, personnage réel s'il en est, Emmanuel Carrère a-t-il écrit le meilleur roman de la rentrée? «*Par un mélange de purisme et de coquetterie, je n'utilise pas le mot sur la couverture. C'est narratif sans être du roman, dit-il. C'est un récit, c'est l'histoire d'un mec. Il n'y a aucune discontinuité, pour moi, avec le journalisme.*»

«Limonov» est d'ailleurs le prolongement d'un reportage publié dans le magazine «XXI». Ce n'est pas un secret, c'est expliqué au début du livre, dans un paragraphe lapidaire qui amalgame pour de bon narrateur et auteur. Cette seule circonstance aurait jadis suffi à l'exclure des sélections «roman» du Renaudot, qu'il a pourtant rafé. «*Le problème se pose régulièrement, mais c'est comme discuter du sexe des anges, raconte Franz-Olivier Giesbert, membre de ce jury. Là, on s'est beaucoup engueulés: pourquoi inscrire Carrère et pas Tesson?*»

Le mot « roman » fait vendre. Tous les éditeurs s'accordent là-dessus. Il évite aux livres de finir sur les rayonnages où les essais prennent la poussière. A la rentrée de septembre, l'enjeu est accentué par la perspective des prix. Manuel Carcassonne, éditeur chez Grasset, n'a pas oublié ce qui est arrivé à «Itinéraire spiritueux» de Gérard Oberlé, en 2006: «*Par honnêteté, nous ne l'avions pas présenté comme un roman. Des jurés de l'Interallié m'ont dit: "Quel dommage que ce ne soit pas un roman ! Nous lui aurions donné notre prix !"*»

Bien des prix récompensent aussi les essais, direz-vous. A commencer par le Renaudot. Mais le Renaudot essai, c'est comme la Coupe du Monde de Rugby féminin: ça ne déclenche pas la passion des foules. Comme ses concurrents, Grasset a retenu la leçon. Tout est roman, désormais.



Paradoxe : pour viser le triomphe, un livre a tout intérêt à être présenté comme un roman sans vraiment en être un. Le cas Liberati est emblématique: c'est avec son livre le moins romancé qu'il remporte son plus beau succès: *«Dans les interviews, au lieu de parler de moi, je parlais de Jayne Mansfield, ce qui paraît moins prétentieux. Rien que le fait de décrire un personnage qu'on a soi-même inventé, c'est ridicule. C'est plus facile de dissenter sur un livre qui n'est pas qu'un fantasme personnel. On est dans l'ère des blogs. Toute individualité est en rivalité avec toutes les autres. Avec ce genre de romans, on arrive avec un sujet présumé intéressant, et on rencontre moins d'opposition de la part du public.»*

### **Si tout est roman, rien n'est roman**

Ne doit-on cette extension du domaine du roman qu'au marketing et à la paresse des journalistes? Trop simple. Quelque chose se produit chez les écrivains eux-mêmes. Paul Otchakovsky-Laurens, dit POL, qui édite Carrère et Lindon, constate que *«les auteurs ressentent une fatigue à l'égard de la fiction»*. (...)

Assiste-t-on à une crise de la fiction? Le postmodernisme et l'autofiction ont-ils rendu impossible le retour au bon vieux roman du «Petit Robert»? L'universitaire Dominique Viart, coauteur de «la Littérature française au présent» (Bordas), explique cette évolution par un «scrupule» qui aurait saisi nos écrivains: *«Ils s'interrogent sur ce qu'ils font au moment où ils le font. La seule façon défaire, c'est d'afficher le scrupule.»*

*«Il n'y a aucune raison de limiter le roman au domaine des petites histoires inventées dont se moquaient déjà si justement les surréalistes, estime quant à lui Philippe Forest, écrivain et universitaire, qui vient de coordonner un numéro de la «NRF» sur la littérature autobiographique. Et même si le genre a encore ses amateurs, cela fait longtemps qu'il est en coma dépassé. Les romans les plus intéressants témoignent d'une même méfiance à l'égard des vieilles formules avec lesquelles, sous couvert d'imagination, l'auteur refourgue les mêmes intrigues stéréotypées avec des personnages de papier mâché dans des décors en trompe-l'oeil. Du coup, le roman se tourne vers le vrai, vers l'expérience personnelle ou collective. C'est ce qu'on peut appeler le roman vrai - par opposition à ce qu'on présente comme du vrai roman.»*

Si le roman n'est plus de la fiction, qu'est-ce donc? Alors que le jury Médicis, qui s'occupe de distinguer une certaine exigence littéraire, vient de récompenser les souvenirs de Mathieu Lindon, son président Dominique Fernandez affirme qu'*«imagination ou pas, c'est la qualité littéraire qui fait le roman»*. Autrement dit: «roman» devient synonyme de «littérature». Mais, nom d'un essayiste ! pourquoi ne pas employer un autre mot? (...)

Les Américains, qui ont réponse à tout, ont créé une catégorie pour ces livres hybrides, ces romans sans roman, ces objets transgenres: la «*narrative non fiction*», dont les figures totémiques sont Norman Mailer ou le Truman Capote de «De sang-froid». «*Narrative non fiction*», une expression sévèrement notée par nos profs de lettres, qui la trouvent trop paradoxale. Dominique Viart rappelle que *«toute mise en récit est une mise en fiction»*. Philippe Forest est d'accord. Mathieu Lindon, qui n'est pas prof, aussi: *«Quand je parle de Michel Foucault, il s'agit d'un Michel Foucault recomposé. Et puis je n'ai pas tout dit. Michel Foucault n'était pas tout le temps, même avec moi, ce Michel Foucault-là.»*

Tout est fiction, donc. Si tout est fiction, tout est roman. Et si tout est roman, c'est connu, le roman n'est plus grand-chose. Il est décidément urgent que les dictionnaires se penchent sur cette définition qui, à côté de ses nombreux mérites, a l'inconvénient d'annihiler ce qu'elle est censée définir.

David Caviglioli et Grégoire Leménager « Le Nouvel Observateur », 25-11-2011  
<http://bibliobs.nouvelobs.com/rentree-litteraire-2011/20111125.OBS5320/la-fin-du-roman.html>

## «Le roman-roman est en coma dépassé»

*Philippe Forest, universitaire et écrivain, qui vient de piloter à la NRF un dossier intitulé «Je & Moi», préfère le «roman vrai» au «vrai roman». Explications.*

«On peut trouver toutes sortes de raisons à l'hégémonie actuelle du roman: s'il veut que son livre soit lu, qu'il lui rapporte la rétribution symbolique («passer pour un écrivain») et la réussite éditoriale (les prix, les ventes, la notoriété, etc.) qu'il espère, un auteur a tout intérêt à présenter son livre comme un roman et à faire inscrire cette mention sur la couverture. C'est vrai. Mais il s'agit d'une des conséquences et non de l'une des causes de ce phénomène. Les raisons du triomphe actuel du roman sont plus profondes et plus lointaines.

Au siècle dernier, Bakhtine les expliquait très bien en rendant compte de l'évolution du genre depuis ses origines les plus lointaines jusqu'à ses manifestations les plus récentes. Le roman, affirmait-il, est le seul genre encore en devenir, il ne possède pas de canons, il révèle la totale impuissance de la théorie littéraire à en proposer une définition. En un mot, la seule définition qu'on peut en donner est une définition négative qui consiste à relever l'impossibilité qu'il y a à le définir.

Cette formidable plasticité, cette extraordinaire vitalité expliquent que, en vertu de sa perpétuelle faculté de renouvellement, le roman ait évincé et avalé les autres genres littéraires. Les deux grands textes par lesquels s'invente le roman moderne avec Joyce et Proust témoignent de cette faculté qui lui est propre et par laquelle il absorbe, intègre, accomplit et dépasse tous les autres genres (poésie, essai, autobiographie, théâtre).

Il n'y a aucune raison de limiter le roman au domaine des petites histoires inventées dont se moquaient déjà si justement les surréalistes. C'est du «roman-roman» comme disait Cendrars. Et même si le genre a encore ses amateurs, cela fait longtemps qu'il est en coma dépassé. Sur le mode mineur (les réussites très relatives de l'actualité récente) ou majeur (certaines des grandes œuvres aujourd'hui en cours), les romans les plus intéressants témoignent d'une même méfiance à l'égard des vieilles formules avec lesquelles, sous couvert d'imagination, l'auteur refourgue au lecteur de façon très peu imaginative les mêmes intrigues stéréotypées avec des personnages de papier-mâché dans des décors en trompe l'œil.

On en a assez de cela et on veut du vrai! Rien de plus légitime et de plus salutaire. Du coup, le roman se tourne vers le vrai qu'il va chercher du côté de l'expérience personnelle ou de l'expérience collective. C'est ce qu'on peut appeler le roman vrai - par opposition à ce qu'on présente comme du vrai roman.

Cela reste du roman - car à partir du moment où on raconte, on transforme fatalement la réalité en fiction en lui donnant la forme d'un récit. Mais c'est un roman qui vise le vrai dans la mesure où il se veut gagé sur l'expérience. Toute la difficulté consiste à trouver un protocole opératoire par lequel on passe de la petite histoire à la grande, de sa vie à celle des autres. Et inversement selon un mouvement de vases communicants sans lequel on reste à l'extérieur de la chose - selon le mot de Céline déclarant que la plupart des écrivains ne sont pas dans la chose mais se branlent à l'extérieur!

Comme dans ces livres, si nombreux, où, spéculant sur le sentimentalisme, des auteurs d'aujourd'hui vous racontent la guerre, les génocides, la maladie, la mort comme s'ils y avaient été mais sans en avoir aucune expérience et donc aucune idée. On est alors dans la pure reconstitution télévisuelle à plus ou moins grand spectacle. Et donc, en toute bonne conscience, dans la falsification éhontée de la vérité.

S'il faut donner une définition du roman, pour ma part je m'en tiendrai à celle que j'ai déjà donnée dans «*Le Roman, le Réel et autres essais*» et qui me semble correspondre aux livres que j'ai faits qui sont tous fondés sur l'expérience personnelle, comme dans «*L'Enfant éternel*», «*Le Nouvel Amour*», même quand ils entreprennent d'élargir cette expérience du côté de l'expérience collective et de la grande histoire dans «*Sarinagara*» et «*Le Siècle des nuages*»: le roman doit répondre à l'appel de l'impossible réel, c'est-à-dire rendre compte de cette part d'impossible (le désir, le deuil) qui définit l'expérience humaine et que, sous la forme d'un récit qui consent à la fiction sans renoncer au vrai, il est seul à pouvoir dire.»

*Propos recueillis par David Caviglioli - « Le Nouvel Observateur », 23.11.2013*

<http://bibliobs.nouvelobs.com/rentree-litteraire-2011/20111123.OBS5198/le-roman-roman-est-en-coma-depasse.html>

## Les rapports entre littérature et vie privée.

*Entretien avec Blanche Cerquiglini, spécialiste de l'autofiction (extraits)*

**BibliObs** *Pour paraphraser un titre d'Emmanuel Carrère, à quelles conditions un écrivain peut-il s'emparer «d'autres vies que la sienne»?*

**Blanche Cerquiglini** La condition première est la mise en fiction, la médiation esthétique. Faire du quotidien, du trivial, du vécu (le mien ou celui des autres) un objet d'art, c'est-à-dire un objet étrange, inattendu, surprenant. Le réel sert alors de tremplin au romancier pour s'élever vers l'imaginaire. «*Un roman est un miroir que l'on promène le long d'un chemin*», dit Stendhal, mais un mémoire déformant.

Cette mise en fiction passe par le travail du style et de la narration: les descriptions, les détails retenus, les anecdotes; le passage par l'allégorie, le conte, le merveilleux; la construction du personnage comme un type, qui exemplifie un type humain, et de son histoire comme un mythe... En somme, dépasser une histoire singulière pour en faire un récit épique, un *exemplum*, ou lyrique. C'est notamment le cas avec les romans fondés sur des [faits divers](#) réels. Le réel, et tout particulièrement les personnes réelles, sont ainsi transfigurés.

Or l'autofiction joue sur la frontière entre le réel et la fiction. Ces romanciers pratiquent un roman réaliste, et même hyperréaliste, qui joue avec les codes du témoignage: transparence, écriture volontairement non littéraire (écriture «blanche»)... C'est un jeu dangereux, mais qui est le propre de la littérature: il s'agit pour l'auteur de se tenir en équilibre entre le réel et le fantasme, le vrai et le faux. La transfiguration du réel est infime, ténue, mais elle existe.

Dans les bons romans d'autofiction (je pense à Annie Ernaux, Emmanuèle Bernheim, Philippe Forest et bien sûr Hervé Guibert ou Jean Genet, et bien d'autres), il y a de la poésie, de la violence; les personnages ne parlent pas comme dans la vie. C'est une langue littéraire, un réel recréé. Ces romanciers mettent à l'épreuve les pouvoirs de la fiction et les armes du roman: comment parler du réel tout en le transcendant; comment parler de mon vécu tout en intéressant les lecteurs qui ne me connaissent pas? C'est la fonction universalisante de la littérature (son pouvoir d'universalisation) qui est en jeu: il s'agit d'universaliser une expérience singulière.

L'autofiction, la bonne autofiction, n'est pas, comme on le dit souvent, un courant littéraire nombriliste; elle pose de vraies questions à la littérature, et renoue avec la fonction première du roman: poétiser le réel, c'est-à-dire à la fois le montrer et le rêver.

*Vous écrivez dans «le Roman d'hier à demain» que «l'autofiction met en question le problème ancien de la vie et de la vérité». Qu'y a-t-il de nouveau là-dedans? Comment datez-vous ce phénomène dans l'histoire littéraire? Et de quelle évolution de la société est-il le symptôme?*

Le romancier a toujours triché avec le réel; c'est son rôle. Il raconte les choses comme il les voit, c'est-à-dire comme elles ne sont pas. En particulier, il réinvente sa vie dans le roman. Ce faisant, il réinvente aussi son environnement, son quotidien, et la vie de ses proches.

Le roman à clés a toujours existé: aux XVIIe et XVIIIe siècles, c'était une pratique courante, illustrée notamment par Crébillon, le maître du libertinage littéraire. On «étoilait» les noms (c'était l'expression en usage à l'époque, pour dire qu'on remplaçait les noms par des étoiles) pour éviter la censure et respecter les bonnes mœurs. Au XIXe siècle, le roman s'est fait réaliste et le romancier a travaillé en historien, en sociologue, en journaliste (qu'on pense à Zola ou Balzac), affirmant souvent qu'il voulait dénoncer les mœurs de son époque.

Réalisme et recherche de la vérité vont alors de pair: on se souvient qu'au début du «Père Goriot» Balzac écrit: «*All is true*»; Stendhal met en exergue du «Rouge et le Noir», sous-titré «*Chronique du XIXe siècle*», les mots «*La vérité, l'âpre vérité*». La littérature s'est aussi rapprochée des journaux (avec le roman-feuilleton, ce roman du quotidien; et notamment les faits divers comme source d'inspiration).

Ce qui est nouveau aujourd'hui, c'est que la sphère littéraire tend à perdre son autonomie. Le problème vient de la surmédiatisation des romans à clés, de l'irruption de préoccupations non littéraires dans la littérature. Révéler les clés de lecture d'un roman en limite la portée littéraire. Les revendications des droits de l'individu (notamment le respect de sa vie privée) tendent à prendre le pas sur la liberté de création. L'individu veut maîtriser son image et refuse qu'un romancier le mette en scène sans son accord. Le romancier n'est plus dans une tour d'ivoire: on lui somme de rendre des comptes, de justifier sa pratique, de s'expliquer.

(...)

Le romancier est un mythomane qui se dissimule. Il est un équilibriste, sur le fil du réel. Il est normal qu'un romancier s'empare des mythologies contemporaines, il est dans son rôle. Mais le réel dont il s'empare, il doit le digérer, le transformer, le sublimer. Et le désacraliser, aussi. Rabelais se moquait des «sorbonnards», Balzac des bourgeois, des hommes politiques de son temps et des journalistes corrompus. C'est ce qui en fait de grands romanciers, auteurs de romans d'une portée universelle.

*Existe-t-il des critères qui, selon vous, permettent d'affirmer que tel récit est davantage du côté de la littérature que du simple témoignage?*

Le critère principal est la possibilité de lire le livre comme un roman, c'est-à-dire sans référent dans le réel. La littérature a tous les droits si c'est de la littérature, c'est-à-dire si le réel n'est plus lisible qu'en filigrane, comme un écho, dans une brume esthétique. Voir réponses aux questions précédentes.

Propos recueillis par Grégoire Leménager

<http://bibliobs.nouvelobs.com/actualites/20130306.OBS0972/le-livre-de-marcela-iacub-est-il-choquant.html>